

Tableau vivant

« Maîtresse de cérémonies », entretien avec Catherine Robbe-Grillet,

par Jean-Max Colard

On dit que les cérémonies de femmes que vous organisez en privé prennent parfois la forme d'un tableau vivant. Qu'en est-il exactement ?

Il faut, peut être, que je dise, au préalable, ce que j'entends par "cérémonies de femmes". C'est un cérémonial érotique qui consiste en une succession d'épisodes conçus pour se vivre en privé. À signaler que *Les Cinq Sens*, qui se déroulera au printemps de septembre, est le premier que j'ai accepté de prévoir pour un public anonyme, dont la présence modifiera forcément le statut. Ce qui frappe, je crois, c'est la théâtralisation qui peut s'inspirer (ou pas) d'une oeuvre d'art, au sens large. Ça peut être, entre autres, un tableau ou une série de tableaux, par exemple, celle de Botticelli illustrant un récit du Décaméron qui raconte une chasse fantôme : une femme nue court dans une forêt, poursuivie par un cavalier sur un destrier blanc. Elle tombe ; l'homme met pied à terre, lui arrache le coeur qu'il jette à ses chiens. Horreur! Mais elle se relève et la scène se reproduit, identique, indéfiniment. Il y avait quelque chose d'excitant à essayer de la reconstituer. D'autant que le thème de la chasse, difficile à mettre en pratique, hante la fantasmagorie sadomasochiste.

Pourquoi ?

Il y a comme un défi qu'on se lance à soi-même : être au plus près du récit, des tableaux, en garder la dureté hallucinée, la cruauté, tout en s'en tenant au possible : pas question, bien sûr, de jeter le coeur de la femme aux chiens. Dans cet ordre d'idée - frôler l'impossible - j'ai mis en scène un passage de Sade qui était lu pendant qu'il se vivait.

Il vous est arrivé d'autres fois de travailler à partir de tableaux?

Je dirais plutôt "imaginer" que "travailler". Même si je prends appui sur un poème comme "Les Bijoux" de Baudelaire parce que j'avais rencontré une fille à la peau cuivrée, c'est l'imagination plastique qui rentre en jeu; ça fait tableau : des bijoux sur une peau dorée dans des poses alanguies. De même, il y a une opération mentale de "cadrage" quand je découpe le décor d'un épisode sur les quais de la Seine qui sera capté par le regard fugitif des passagers d'un bateau- mouche.

Au cours de vos cérémonies, vous soignez les gestes, les postures, les costumes, le récit : on est aussi entre le théâtre et le tableau ?

Oui, effectivement. Les entrées, les sorties, les costumes, les événements... tout est orchestré avec, par moments, tout de même, des latitudes d'improvisation. Quant aux gestes, ils n'ont été totalement étudiés que dans *Les Cinq Sens* où ils se déroulent dans un ralenti sensuel, chorégraphié, souligné par l'irruption soudaine de gestes brusques, maîtrisés, eux aussi.

Quel est le plaisir particulier, au sein de la cérémonie, de s'approcher du tableau vivant? D'un point de vue érotique, qu'est-ce que cette immobilisation introduit dans la cérémonie?

C'est une question intéressante. Les moments érotiques se placent, sans doute, avant ou après le tableau lui-même qui serait alors comme un arrêt sur l'image, en tension avec ce qui, justement, va suivre. Par exemple : une jeune mariée, vêtue d'un seul voile transparent qui s'immobilise entre une haie d'hommes nus, courbés, portant chacun sur le dos un cierge allumé. Le tableau immobilisé est dans une instabilité latente : ça va bouger, mais de quelle façon? Dans *Les Cinq Sens*, tableau vivant (très convenable comparé à mes cérémonies privées), inspiré par le décor bonbonnière-du-XVIII^e-siècle d'un "salon des amours", cette tension d'ordre sensuel est perceptible, je crois, dès le départ : que fait cette jeune femme à genoux, un escarpin à la main, devant cette femme, assise

dans une pose hiératique, un pied déchaussé? Il y a l'immobilité du tableau, mais aussi l'amorce d'une narration possible, c'est-à-dire, du vivant.

Etes-vous la principale spectatrice de ces tableaux vivants, ou y acceptez-vous d'autres spectateurs ?

Même si je suis la première spectatrice il m'arrive de dire à certains participants de regarder le tableau composé par les autres. Mais en principe, il n'y a jamais dans mes cérémonies de spectateurs au sens ordinaire du terme. Car je ne supporte pas ceux qui, en retrait, regardent, jugent, sans prendre aucun risque. Je l'ai fait une fois, avec un voyeur patenté que je savais pouvoir être, éventuellement, actif; il avait été caché dans une chaise à porteur dont j'avais remplacé les vitres par de la dentelle noire. J'en avais approché une jeune femme nue que je lui avais demandé de caresser. Le tableau est assez beau : une main, à la lumière de bougies, sort de dessous la dentelle et se pose sur le corps sculptural, immobile. Pulsions scopiques, évidemment...

Et pour ceux qui figurent dans le tableau, cela génère-t-il un plaisir particulier ?

Le contrat, tacite, suppose que, de mon plaisir, découle le leur.

Vous avez également posé pour une photographie d'Edouard Levé, qui était fasciné par le tableau vivant...

Oui. J'ai participé à l'une de ses séries de photos en noir et blanc faites à partir de tableaux vivants composés par lui de façon savante. Son projet différait en cela du mien que pour lui c'était la photo qui comptait en premier lieu, et donc le plaisir des participants ne faisait pas partie de son projet. Pour moi, l'émotion est primordiale, ainsi que le plaisir des participants, réel ou supposé.

Puis-je vous demander comment vous avez commencé les cérémonies de femmes?

Cela c'est fait au fil du temps. Quand j'ai rencontré Alain (*Robbe-Grillet, ndlr*), dont les désirs sadomasochistes étaient très affirmés, j'étais prête à le suivre dans le rôle de soumise. Or, le sadomasochisme ne se pratique guère sans un minimum de théâtralisation. De toute façon, le théâtre ne m'était pas étranger puisque j'en faisais par ailleurs. Puis, se sont adjoints à notre couple des amis-amants dont l'un, au moins, aimait inverser les rôles, tout en gardant la maîtrise : j'exécutais ce qui lui plaisait. J'ai eu envie de découvrir alors les plaisirs de l'initiative et c'est en tant que dominatrice que j'ai commencé à organiser, avec une amie, des scènes du répertoire : des hommes qui, placés sous une table, rendent hommage, pendant le repas, aux pieds des dîneuses. Je me suis lancée par la suite dans des scénarios plus compliqués. L'un des derniers m'a été inspiré par les Colonnes de Buren, au Palais Royal : deux écuycères, habillées en noir et blanc (bien évidemment) se jouaient, sous ma direction, d'un jeune danseur traité en cheval que l'on faisait sauter, mené à la cravache, autour, sur, et entre les Colonnes de Buren.